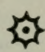
DR. V. KOROLIV:

SIMON PETLURA

HÉROS NATIONAL UKRAINIEN

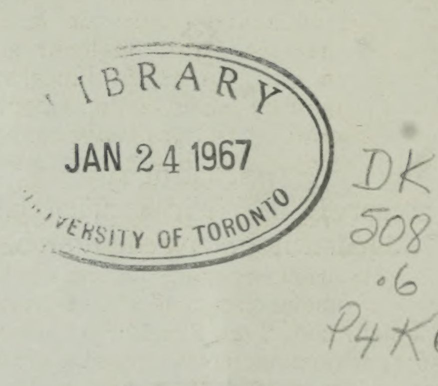


Traduction
d'aprés le manuscript par
Nathalie Kowalewska.



1 9 1 9

Edité par la Société des Éditeurs Ukrainiens ,,ČAS" Kieff-Prague.
Imprimé à l'imprimerie Koppe-Bellmann, Prague, Smíchov.
Le bureau d'éxpedition B. Havlíček, Prague, Vodičkova 32.


LIBRARY
JAN 24 1967
UNIVERSITY OF TORONTO


С. Петлюра

SIMON PETLURA

héros national ukrainien.

Il y a des moments dans la vie de chaque peuple, où la volonté collective des masses se tend vers quelque aspiration unique, où le peuple entier est pénétré d'une seule idée grandiose, où son âme débordant d'un enthousiasme touchant au délire concentre toutes ses forces vers l'obtention de son idéal. C'est dans de tels moments comme celui où sonne l'heure de la renaissance des nations que le peuple crée ses héros. Malheur à la nation qui, ne se donnerait alors un chef qui ne fût l'incarnation complète de l'âme nationale, au point de sentir distinctement chaque battement de son coeur. Ce serait un troupeau sans pasteur, un élément que l'esprit ne dirige point. Une telle nation resterait incapable d'une existence féconde et indépendante, parceque seule la froide raison transforme en force précieuse et productive la puissance destructive des éléments . . . L'histoire du peuple ukrainien a beaucoup de pages brillantes ornées de noms vénérés des héros nationaux qui furent les vrais symboles des aspirations nationales de leur temps: Bohdan Chmelnitzki, Ivan Sirko, Petro Dorochenko etc. ce sont là de vrais héros nationaux, créés et mis en avant par l'élément national ukrainien, héros auquels la nation a dit „Conduis!" et qui vraiment ont conduit et amené leur peuple jusqu'au but suprême vers lequel tendaient alors les aspirations de son âme collective. Mais ce sont là les grands noms des anciens jours de gloire, dont le souvenir s'efface, les noms du temps où fourmillaient les héros fabuleux, les personnages mythiques, les „chevaliers sans peur et sans reproche". Il semble que ce n'était pas nous, fragiles descendants de générations glorieuses, mortes depuis longtemps que le sort destinait à contempler de nos yeux la légende d'autrefois. Il était même impossible de rêver, qu'il nous serait donné de voir réellement, dans la vraie vie vivante de ces événements grandioses qu'on pouvait seulement entrevoir à travers le voiledu conte et de la fantaisie. Notre vie était tellement réglée si étroitement enfermée dans les cadres mesquins d'un travail tranquille, quotidien et silencieux, que nous ne pouvions que

nous étonner et respectueusement nous incliner devant les héros de l'esprit — devant ces grands créateurs de valeurs spirituelles profitables à l'universalité, bien que fondées sur le terrain national.

Mais la vie l'a voulu, et il nous a été donné, à nous chétifs enfants du XXe siècle, de voir le passé se répéter. La grande guerre des peuples, suivie de ces chocs extraordinaires que nous venons d'éprouver, nous ont mis en face d'un quantité de vrais titans. A côté de la multitude modeste et silencieuse de ceux, qui n'attiraient nullement l'attention, de ceux qui, par milliers, périssaient sur les champs de bataille, et qui se rendant bien compte de leur devoir, versaient leur sang pour leur patrie, il nous a été donné de voir des chefs, adorés par les masses du peuple qu'ils conduisaient. Nous avons vu comment des nations entières inclinaient respectueusement la tête devant leurs élus, en allant se jeter en rangs serrés dans la lutte effroyable où ils les comduisaient. Nous avons vu dans la vie réelle ceux que le peuple — le peuple entier — avait doté de sa confiance aveugle et sans bornes, et leur disant, comme en une extase sacrée son majestueux et puissant „Conduis!"

Simon Petlura, le héros national ukrainien, est l'un de ces élus, élus d'entre les plus remarquables héros, élu de son peuple entier, qu'il conduit vers la réalisation de ses rêves les plus beaux. C'est l'homme que le peuple des campagnes aussi bien que les soldats de l'armée ukrainienne n'appellent autrement que „batko" — père —. Et comme cela nous parait étrange, à nous ses contemporains, à ceux qui le connaisons dans la vie quotidienne, à ses amis et ennemis personnels, à ceux qui durant de longues heures travaillaient avec lui au long et ennuyeux travail quotidien, comme cela nous parait étrange de nous apercevoir qu'en cet humble camarade vit une âme immensément grande, un courage sans bornes, un acharnement à la poursuite du grand Idéal, qui, réunis ensemble, font réellement de lui un vrai symbole des aspirations les plus élevées du peuple entier.

Qui de nous pouvait supposer, au temps du sommeil forcé de la nation, que dans ce personnage, passant inaperçu au millieu d'autres personnes également insignifiantes, que dans cet adolescent maigrelet avec ses yeux bleus pleins d'une douceur infinie, sommeillât cette Grande Ame étouffée?

Qui s'attendait, qu'inspiré par l'esprit de la Nation, la grande âme de Simon Petlura s'enflammerait tout à coup et brillerait d'un feu si clair et si ardent, qu'il deviendrait l'étoile-conductrice de la nation Ukrainienne. L'étoile qui conduit vers la libération du joug de l'esclavage? Personne sans nul doute. Il y avait la vie ordinaire, et, dans cette vie, tout comme ses camarades ordinaires, Simon Petlura passait inaperçu.

Notre joie est maintenant d'autant plus grande, que le sort nous a donné de nous tromper d'une façon si agréable. Maintenant nous voyons réellement que Simon Petlura est un vrai héros

fabuleux, qui, dans les pensées du peuple est devenu l'égal et même a dépassé de beaucoup les héros nationaux de l'Ukraine.

Fils d'un simple cosaque, qui, pauvre et nécessiteux, devait gagner rudement son pain par le métier de cocher de fiacre à Poltava, Simon Petlura connut dès son bas âge, la misère et les peines de la vie. La famille était nombreuse et l'argent gagné par le père de famille était très insuffisant. Car vraiment que pouvait gagner un pauvre cocher de fiacre dans la petite ville engourdie et immobile, qu'était Poltava il y a 30 ou 40 ans? Mais ayant éprouvé sur lui-même tous les désavantages du manque d'instruction, le vieux Petlura voulait absolument ouvrir dans la vie un chemin plus large à ses enfants. Il faisait des efforts surhumains pour tâcher de leur donner de l'instruction, et faisait entrer, l'un après l'autre, tous ses fils à l'école éclésiastique (boursa). — L'école qui coûtait le moins à cette époque. A l'âge de dix ans Simon Petlura entra, aussi, à la boursa.

A l'époque les écoles éclésiastiques dans toute la ci-devant Russie ne différaient presque point de celles que nous a peint M. Pomialovski dans ses célèbres ,,Croquis de la boursa" et que, plus tard, un autre auteur de grand talent, M. Potapenko nous a representées dans ses esquisses.

La vielle routine dans la manière d'enseigner une science détachée de la vie, qu'il fallait ,,se mettre dans la tête" mot à mot d'après des manuels archaïques, la triviale atmosphère de province, dans laquelle on mijotait, la façon surannée dont on considérait l'éducation, les punition sévères pour les moindres peccadilles accidentelles (en classe c'étaient les précepteurs qui battaient les écoliers, pendant la récréation c'étaient tous les écoliers de la boursa entière qui se battaient entre eux). —

Tout cela déprimait l'âme délicate des enfants. Beaucoup d'adolescents s'étiolaient dans cette atmosphère contraire à toutes les lois de la nature, à ce moment de la vie, où commençait à peine à éclore les bourgeons délicats de l'essence de leure âme en chrysalide. Beaucoup d'entre eux étaient rejetés dans la vie, sous l'aspect de demi-ignorants, demi-manants, et formaient l'effectif des cadres des sacristains et du bas clérgé de village, ou, tout simplement, s'en allaient brigander sur les grands chemins de la vie.

Bien peu de ces malheureux enfants passaient par toutes ces tortures sans être complètement brisés, anéantis.

Ce n'étaient que les natures heureusement douées qui étaient capables de cette vie double: la vie réelle, celle de l'école, et la vie intérieure de leurs rêves, dans laquelle ils créaient de nouvaux et attrayants horizons.

C'étaient ou des enfants-poètes ou des enfants-philosophes.

Simon Petlura appartenait à ces natures heureuses, Le petit visage blanc du garçonnet, petit de taille, ses yeux, d'ordinaire peu brillants étaient toujours prêts à sourire à quelque plaisanterie, à un bon mot, comme si tout cet entourage de vrai bagne, qu'était celui de la boursa, et toutes les misères de la maison, restaient quelque part dans le lointain, sans le toucher de trop près.

Mais le temps s'écoulait; le garçonnet grandissait, passant graduellement la longue échelle de ses études ennuyeuses. Plus tard, nous voyons Petlura, déjà adolescent, au séminaire où la boursa conduisait directement — il est du nombre des „turbulants". Un esprit de mécontentement, un esprit chercheur se réveille en lui. Il ne peut se faire à l'atmosphère étouffante de la vie du séminaire. Et l'école sévère l'en punit sans pitié, s'efforcant de le rendre obéissant et soumis coûte que coûte. Mais elle ne peut y réussir. Bien au contraire, elle-mème, sans le savoir, jette dans cette âme jeune et sensible la semence prohibée de la protestation, qui, avec le temps, jettera des racines de plus en plus profondes et qui orientera sa vie future dans la direction que nous lui voyons suivre encore aujourd'hui. Malgré tous leurs désavantages, les écoles écclésiastiques de Poltava, comme celles de l'Ukraine entiêre étaient, sans le vouloir, des foyers de franc, pour ainsi dire de naturel démocratisme, et d'un nationalisme ukrainien invincible.

Dans ces écoles, par lesquelles l'auteur de ces lignes a dû passer avec Pétlura, nous n'avons jamais vu „d'enfants de nobles", et le surnom de „petit monsieur" était une espèce d'injure méprisante appliquée aux garçonnets, qui avaient la prétention de se placer quelque peu au dessus de la masse des écoliers, pour la seule raison que leurs parents étaient des fonctionnaires unpeu plus haut placés, ou parcequ'ils étaient un peu plus riches que les autres.

Les enfants qui remplissaient la boursa étaient surtout d'origine paysanne ou provenaient de familles d'ouvriers qui se dissolvaient dans la masse dominante des fils de prêtres et du bas clérgé. Cependant, cette masse dominante d'adolescents de „noblesse de clocher" ou d'„infanterie de Jésus" surnoms qu'aimaient à donner aux „boursaques" les „petits messieurs" des collèges, ne différait en rien de la masse villageoise. Le clergé de village, en Ukraine, réduit à passer presque éxclusivement sa vie entière dans d'étroites relations avec les paysans, travaillant avec eux aux champs et sur l'aire, se fondait moralement, sans le vouloir, dans cette masse paysanne. Le clergé vivait des mêmes intérèts, conservait toutes les coutumes des villageois, leurs moeurs, leur langue etc. Les enfants de ce clérgé, comme la boursa entière, passaient toutes leurs vacances, et chaque moment libre, en camarades, avec les enfants du village, et n'en différaient que par une éducation et une aisance relatives. Ces relations immédiates avec le démos donnaient à la boursa et au séminaire une teinte

typique paysanne, un peu ennoblie par les circonstances de la vie urbaine et par l'éducation. Mais ici, tout de même, vivait l'amour pour tout ce qui est national, pour ce qui tient au sol natal. Ni les moqueries de quelques uns des professeurs, surtout de ceux, qui venaient de Moscou, ni les études, qui se faisaient obligatoirement en langue russe, rien n'y faisait, et la boursa se servait uniquement et invariablement, dans la vie courante, sauf les heures d'études, de la langue ukrainienne. Pendant chaque récréation la chanson ukrainienne se faisait entendre, car les séminaristes, ainsi que les boursaques se glorifiaient, non sans raison, comme cela se passe encore de nos jours, d'être d'excellents chanteurs. Et ces deux éléments, de l'esprit national — la chanson et la langue constituaient une force tellement puissante, que même les professeurs, sous l'influence de leurs écoliers s'ukrainisaient, parfois au point, d'éveiller le plus vif étonnement chez les différents ,,réviseurs" du Synode de Pétersbourg, qui venaient inspecter les écoles, et ne pouvaient se rendre compte de cette langue ,,russe" qu'ils entendaient parler par les professeurs, ainsi que les écoliers des écoles ecclésiastiques de Poltava. En outre, favorisés par les professeurs, parfois de vrais patriotes conscients s'introduisaient dans les murs des écoles, et autant que cela leur était possible inculquaient d'avantage encore à leurs écoliers un amour passionné de la patrie.

De cette façon, les séminaires étaient des refuges sûrs de l'idée nationale ukraïnienne, qui y flottait, bien qu'inapperçue par ,,l'oeuil d'Argus" des russificateurs du tzar.

Le boursaque achetait ou apportait de chez-soi des livres ukraïniens, copiait dans des cahiers une à une les chansons nationales, se procurait en cachette, — des fois, même, les précepteurs aidant, comme par exemple, I. M. Rizénko, professeur au séminaire de Poltava, adoré par les élèves, — la presse galicienne, qui était comptée comme ,,littérature illégale" rien que parcequ'elle était écrite, en langue ukrainienne. Le séminaire arrangeait des spectacles ukraïniens dans ses dortoirs, on publiait en hectographes des journaux ukraïniens, on s'en allait en foule, au risque des plus sévères punitions, assister aux spectacles des pièces ukraïniennes, lorsque des troupes théatrales ukraïniennes venaient à passer par Poltava. On aimait surtout, ce genre de spectacles. Et il n'y avait en cela rien d'étonnant, car, sans parler du fond historique et artistique de ces représentations, c'était alors l'époque de la floraison des concerts et du théatre ukraïniens, — l'époque où M. Kropivnitzki, Karpenko Kari, Saksagenski, Zankovetzka, Zatérkévitchova et d'autres artistes sans pareils, venaient périodiquement à Poltava pour y trouver toujours de sûrs triomphes. Ne pas savoir par coeur toutes les chansons ukraïniennes, ne pas avoir vu quelques-uns des artistes nommés plus haut, ne pas savoir danser le ,,hopak", ne pas connaître quelque piéce nouvelle de Karpenko Kari ou de Kropivnitzki — c'était s'exposer à la

risée, et devenir l'objet d'une sorte de pitié mèprisante de la part de toute la jeunesse du séminaire. Et c'était cet „autre" monde, cette atmosphère naturelle après laquelle la boursa languissait de tout son coeur, de tous les sentiments de sa jeune âme.

D'un autre côté, cette „bondieuserie" ennuyeuse, qui enseignait l'humilité et la pieté plutôt que toute autre chose, s'efforçant d'inculquer à cette jeunesse une obéissance et une piété quasi monastique était tellement loin de la vie et de tout ce qui tient à elle, qu'elle n'était rien qu'une sorte de formule sèche et morte. C'était donc tout à fait naturel que cette éducation donnât la plupart du temps des résultas tout à fait contraires à ceux, qu'elle aurait dû donner. L'obstination, au lieu de l'obéissance, l'athéisme, ou comme on l'appellait alors le „nihilisme", au lieu de la piété, étaient des faits ordinaires. C'était comme une sorte de maladie, dont étaient, pour ainsi dire, infectés tous les écoliers plus âgés de l'école entière. Cette continuelle oppression de l'esprit de protestation, poussait, en même temps, toute cette jeunesse à la connaissance des idées révolutionaires, éveillait l'intérêt non point pour les problèmes du paradis et de l'enfer dans l'autre monde, mais faisait aprécier l'enfer et le paradis dans celui-ci. Et comme la jeunesse, comme nous l'avons déjà dit, n'avait point de tendances „de noblesse", son idée révolutionnaire était purement et profondément démocratique et se transmettait de génération en génération.

Il était, donc, tout à fait naturel, que les élèves du séminaire de Poltava, sortant d'une telle atmosphère, apportassent dans la vie, un amour de la patrie, pour ainsi dire „cristallisé". Rien d'étonnant, non plus, que nous voyions beaucoup d'entre eux — alors comme maintenant à l'heure de la renaissance de l'Ukraine — travailler énergiquement dans toutes les directions de la vie de l'état national ukraïnien. C'est dans un tel entourage que grandissait Simon Pétlura, plus sensible et plus expensif que ses camarades. Il manifestait d'une façon tellement bruyante ses protestations et ses sympathies que l'administration prît la décision de le jeter à la porte du séminaire, à l'époque, où il parvenait déjà dans les classes supérieures.

Une fois hors de l'école, n'ayant aucun soutien du côté de son père déjà vieux, forcé, au contraire, d'aider sa famille, Pétlura commence à gagner son pain le plus souvent par le travail ingrat et fatiguant de précepteur dans des familles. Hors de ce travail, il se plonge tout à fait dans ses études, cherchant à complèter, autant qu'il lui est possible, son éducation. Peu à peu, il entre dans les cercles des révolutionnaires conspirateurs.

Nous le voyons, lorsqu'il essaye d'entrer à l'université, et n'y ayant pas réussi, il se joint aux groupes des émigrés ukraïniens qui se rendent en Galicie. Là, il suit quelque temps, le cours de l'université à Lemberg (Léopol). C'est là qu'il commence, aussi, ses premiers essais littéraires.

Ces 5 ou 6 ans de sa vie se passent dans une lutte acharnée pour son existence. Et pendant ce temps, dans la ,,ci — devant Russie" après la malheureuse guerre japonaise, commence le printemps politique. Des effluves de ce vent printanier arrivent jusqu'à la Galicie, — inquiètent, appellent cette jeune âme, l'attirent irrésistiblement vers son foyer, vers cette terre tant aimée, vers ses proches, vers ces paysans las de souffrir, devant lesquels commence à poindre l'aube d'un jour nouveau.

Et voilà Simon Pétlura de nouveau en Ukraine, avant la révolution de 1905. Il travaille dans les cercles des ouvriers de Kiew en agitateur et organisateur expérimenté.

De concert avec ces ouvriers, il porte le pic contre le rocher effrité de l'autocratie russe; toute occasion lui est bonne pour prononcer des discours enflammés, il écrit des articles et des proclamations, éveillant le sentiment national étouffé chez les masses ouvrières. Il est avec ceux des hommes politiques de la démocratie-sociale ukraïnienne, qui plus tard, dans l'Ukraine nouvelle, travailleront infatigablement avec lui, avec V. Vinnitchénko, M. Porche, V. Sadovski, Z. Margoulitz, A. Jouk et d'autres.

De concert avec les nombreux intellectuels ukraïniens qui, sentant l'approche d'énormes changements politiques, sortent de ces réduits où le tzarisme autocratique russe les avait repoussés, Pétlura trouve, aussi, un immense champ d'activité, dépassant les cadres du programme de son parti. Parfois cela lui attirait le mécontentement des orthodoxes du parti socialiste-démocrate, mais il s'appuyait sur la nécessité qu'il y avait pour le moment, d'encourager le plus possible l'esprit national ukraïnien, et de ne rien négliger dans ce but. Dans la suite, il resta toujours fidèle à ce programme. Et, lorsque la colonne du despotisme russe branla, et le premier rayon de la liberté glissa sur la face de la terre ukraïnienne — lorsque apparût déjà l'hirondelle de la renaissance de l'Ukraine, le premier journal ukraïnien à Kiew ,,La Pensée Sociale" (,,Hromadska Doumka") nous retrouvons Simon Pétlura dans le cercle serré des patriotes-fanatiques — ceux, qui n'avaient jamais été du parti —: E. Tchikalénko, B. Hrintchénko, le prof. W. Antonovitch, F. Matouchévski, S. Ièfrèmow . . . Avec eux il entre dans le cercle, nouvellement formé, des collaborateurs de la première presse nationale. Lorsque la ,,Pensée Sociale" est supprimée, elle renait sous le nom du journal la ,,Rada", qui fût, pour une grande quantité d'intellectuels ukraïniens, une sorte d'université nationale. Pétlura y travaille dèjà dans la fonction — qui lui convient — de secrétaire de la rédaction. C'est un travail assez rude que d'être sécrétaire unique d'un organe quotidien, mais dans le cas de l'édition du premier journal ukraïnien, c'était déjà une éspèce de travaux forcés. Il faut dire, qu'il n'y avait pas une seule ligne, dans la ,,Rada" qui fût prise de quelqu' autre journal, parceque nul autre journal périodique ukraïnien

n'existait a l'époque. Il fallait écrire tous les matériaux, et il fallait les écrires à la main. Ce n'était pas tout: lorsque le journal naquit, il fallait trouver et créer une terminologie journalistique il fallait écrire presque à nouveau chaque manuscrit qui venait de la province — parcequ'on était déshabitué d'employer ou l'on avait même tout à fait oublié la langue littéraire ukraîniene et ce n'est qu'a présent que l'on recommence à l'apprendre. Du matin au soir la rédaction ne quittait pas le bureau, quand au secrétaire, il devait encore courir de nuit à l'imprimmerie pour surveiller le numéro à paraître car les imprimeurs aussi ne faisaient que commencer à apprendre leur métier d'imprimeurs ukraîniens. Vraiment, en jetant maintenant nos yeux en arrière sur ces heures pleines d'enthousiasme on ne peut que s'étonner de voir combien il fallait dépenser d'énergie et d'insistance pour vaincre toute une série de ce qui semblerait au premier coup d'oeuil des bagatelles. Mais quoi qu'il en soit Pétlura, avec tout le reste de la rédaction, ressentaient, dans cette période, des moments splendides, une joie sans pareille une espèce de satisfaction, un amour effréné de ce travail créateur. Pas un dimanche, pas un jour de fête ne se passait, sans que tous les associés de la „Rada", habitués à ce travail éffréné, ne s'assemblassent dans le misérable petit logis de leur chère rédaction. C'était vraiment une famille étroitement et amicalement liée par la même grande idée qui les possédait tous; et le meilleur d'entre les jeunes membres de cette famille était „Simon Jonin" (pseudonyme de Pétlura).

Quelques temps après Pétlura quitte la rédaction de la „RADA" car on lui propose de se mettre à la tête de l'organe „LA PAROLE" (SLOVO) dont il devient le rédacteur.

Mais le printemps politique russe ne fût pas de longue durée. Le vieux rocher ne tomba pas, il n'était qu'ébranlé! Et ce fût la force obscure des rédactions moscovites, ce qu'on appelait „la centaine noire" qui le soutint, chancellant. Dès les premiers excès de la réaction. Tous les oiseaux printaniers fûrent pris dans le filet, oubien se blottirent sous le chaume.

Simon Pétlura n'évita pas non plus la prison, qui, d'ailleurs, ne lui était pas inconnue.

Mais ici, non plus, le sort ne voulut pas briser cette jeune force — il la réservait pour l'avenir.

Bientôt Pétlura fût de nouveau en liberté, et il recommença à travailler sans bruit à la cause nationale.

Mais travailler à Kiew était pour lui dangereux et le voilà qui se transporte au coeur même de la centralisation moscovite et de la réaction, à Pétérsbourg, pour y travailler à la cause de l'Ukraine. Cela semble, peut être étrange, mais ce fût une bizarrerie de la centralisation russe que l'on pût à Pétérsbour comme à Moscou, même du temps de la plus dure réaction et de l'oppression nationale la plus rude, travailler à la cause nationale et politique, bien que sous le masque de la bienfaisance.

Il existait là, depuis longtemps, deux cercles officiels ukraïniens, — chose, dont on ne pouvait même rêver en Ukraine. Ces cercles étaient: ,,La Société du nom de Taras Chévtchenko", qui avait pour but d'aider la jeunesse ukraïnienne étudiant à Pétérsbourg, et ,,la Société de bienfaisance pétersbourgeoise, d'édition de livres utiles et à bas prix en langue à la portée de la population". Ces deux sociétés amassèrent auprès d'elles toute la colonie ukraïnienne de Pétérsbourg, qui, sans relâche, énergiquement, avec des difficultés sans pareilles, travaillait à la cause nationale. C'était cette flamme du nord, que nous voyions toujours briller de notre Ukraine, la flamme de l'idée ukraïnienne qui ne s'éteignit jamais dans cette ,,Société de bienfaisance" durant plus de vingt pénibles années. L'administration de cette société, à la tête de laquelle était un homme aussi inoubliable pour la renaissance ukraïnienne que l'était O. O. Roussow, et après lui P. I. Stebnytzki avec O. S. Lototzki et M. Slavinski, était une vraie ambassade, ukraïnienne, non officielle, dans la capitale même de la ,,grande Russie". Apart ce travail intellectuel, il fallait faire des démarches pour obtenir des permissions, des documents, des livres ukraïniens de telle ou telle façon — il semble qu'il n'y avait aucun travail dont les ukraïniens ne chargeassent leurs ambassadeurs à Pétérsbourgs, cachés sous l'humble et tranquille masque de ,,l'administration de la société de bienfaisance". Et, grâce à leur travail infatigable, l'on pouvait toujours trouver quelque voie vers les hautes autorités, lors même, que l'on disait à Pétersbourg qu'il n'y avait aucune Ukraine, qu'elle n'avait jamais existée et n'existerait jamais, et non seulement des livres venaient, de temps à autre, de Pétérsbourg en Ukraine, mais il était encore écrit sur ces livres qu'ils avaient été imprimés avec l'appui matériel de quelque ministère russe et qu'ils étaient recommandés pour les bibliotèques populaires et les écoles des contrées où le peuple parle ,,petit russien".

Grâce à leur travail, le théatre ukraïnien s'enrichissait de nouvelles pièces, car notre ambassade à Pétérsbourg les sauvait heureusement des griffes de l'impitoyable censure, qui décidément ne voulait pas laisser passer un seul mot d'ukraïnien.

Mais parfois, en dehors de ce travail, purement civilisateur, la colonie ukraïnienne de Pétérsbourg ou de Moscou mettait sur le tapis telle ou telle pensée de la société ukraïnienne, telle ou telle autre question nationale. C'était tantôt une soirée en l'honneur de quelque homme politique ukraïnien, tantôt un concert national, tantôt une manifestation pour l'annivesaire de T. Chevtchénko, tantôt quelque manifestation populaire à propos du problème slave.

Dans les premiers temps après la révolution, lorsqu'en 1905 Kiew devint, tout naturellement, le centre de la vie ukraïnienne, l'activité des ambassades nationales à Pétérsbourg et à Moscou cessa quelque peu, et une partie des agents politiques se transporta

en Ukraine pour avoir la possibilité d'étendre leures ailes plus largement sur le sol natal. Une partie des fonctions fut remise à des institutions nouvelles qui se formèrent nouvellement en Ukraine, où de jour en jour grandissait la pensée de la société ukraïnienne. Des intellectuels ukraïniens parurent partout, même là, où les anciens agents de la renaissance ukraïnienne s'y attendaient le moins. Un souffle printanier se faisait réellement sentir-ce souffle qui, durant une nuit, fait verdir les prairies mornes encore hier. „Quelle beauté, que celle de la renaissance d'un peuple" avait le droit d'écrire, comme charmé par un rêve splendide, le poéte ukrainien O. Olés.

„Quelle est belle la patrie ressuscitée!
Il y a un an, on y pleurait encore,
Les saintes ruines se taisaient sous les cendres,
Et, triste le glas funébre se faisait entendre.

Une force folle est venue soudain
Comme une tempête saisir tous les êtres vivants.
Regarde, nous brandissons nos drapeaux dans nos mains,
Le pays des esclaves chante l'hymne des victoires.

Ainsi dort l'aigle et soudain il entr'ouvre les yeux
Apercoit la lumière et l'éspace bleu
Et s'élève léger et va clamer dans le ciel
Le vol libre des aigles dans le matin doré."

Et vraiment, c'étaient les premiers symptômes du printemps en Ukraine d'un printemps qui s'éveillait après 280 années d'un morne hiver. Mais lorsque bientôt après, les gelées reprirent, il fallut de nouveau rallumer les flammes du nord si glorieuses et si pleines de mérites. Un club ukraïnien „Hromada" fut fondé à Pétrograd, et toute la vie, politique et sociale des émigrés ukraïniens se concentra dans ce club. Les anciennes sociétés revivent de nouveau, et maintenant elles travaillent plus intensivement, d'une façon plus large, plus grande, car la révolution laissa, tout de même, une trace, et il en resta des acquisitions positives.

Les colonies ukraïniennes travaillèrent maintenant avec plus de zéle encore, parceque la révolution passé démontra clairement à une quantité de sceptiques la possibilité de la réalisation de leurs plus beaux „rêves fantastiques" et augmenta le nombre de ceux, qui prirent part au travail actif, par l'appoint de néophites qui venaient de l'Ukraine, ou qui se trouvaient déjà dans la ville même. Ceux d'entre eux, qui avaientété obligés de fuir de l'Ukraine vers ce nord froid et morne, ayant été arrachés de force de la terre natale, travaillaient avec encore plus d'élan pour le bien de cette terre. Nous retrouvons aussi Pétlura à ce travail assidu. — Il gagne son pain, en qualité de comptable dans une compagnie d'assurance, et ces heures de service terminées,

il court à l'université où il suit les cours et organise, en même temps, la jeunesse ukraïnienne sur un terrain de nationalisme et de démocratie sociale.

Il prend part — et de la façon la plus active — à la vie de la „HROMADA", comme membre et président et fait la plus grande partie du travail politique, il travaille dans les sociétés ukraïniennes, trouve également du temps, pour la travail littéraire. Et c'est ici qu'il se voit approuvé et estimé non seulement de la part des plus jeunes du parti, mais aussi des plus anciens de la génération, comme une personnalité active, énergique et de grand talent. Quelque temps après les affaires l'amènent à Moscou. Mais le changement de place ne change pas ses sympathies, son succés, le caractère de son travail. Dans ce cercle de patriotes ukraïniens, qui se trouvaient alors à Moscou cercle sérieux et plein d'importance, Simon Pétlura occupe, dés le commencement, la première place.

Ici, comme ailleurs, il donne la moitié de sa journée et la moitié de la nuit au service de sa patrie bien-aimée.

Lorsqu'en Ukraine l'on commenca, de nouveau, à ressentir l'accablante opression, et que la presse agonisait dans les trances affreuses, étranglée dans les chaînes de la censure et de l'administration, une édition quotidienne d'extrème valeur naquit à Moscou.

Dans une humble mansarde, meublée de quelques misérables chaises et d'une table boiteuse dans la banlieu de Moscou, vivait péniblement Simon Pétlura, avec sa femme et, plus tard, avec sa fille, et c'est là, dans l'entourage de ses compatriotes qu'il couvait son idée.

Là, se décidaient pieusement d'autres questions, toutes de grande importance théorique et pratique pour les ukraïniens.

Des idées naissaient, lesquelles exigeaient d'être traduites dans la vie, des projets et des mots de guerre surgissaient qui suscitaient, parfois, des actions sérieuses et importantes en Ukraine même.

Et, lorsque la colonie de Moscou fut, enfin, en état, d'amasser quelqu' argent pour commencer l'édition de la „Vie Ukraïnienne" — journal considérable et de belle rédaction, quoique en langue russe, il est vrai — Pétlura prend part de la façon la plus active à cette action créatrice qui l'entraîne complètement. Il commence à travailler comme sous rédacteur avec O. Salitchewski comme rédacteur, et bientôt prend de facto sa place. C'est ici qu'il se manifeste comme rédacteur sérieux et plein de tact, comme publiciste de grand talent, ainsi que critique littéraire très fin. Il se donne beaucoup de peine pour se procurer quelqu' argent pour cette édition, qui, de par sa nature même, donnait un déficit. Dans ce but le voilà qui court tout Pétérsbourg, il se rend tantôt en Ukraine, apparait tantôt à Kiew, tantôt à Charkow, tantôt à Poltawa, il boude, il fait de l'agitation, il secoue les intellectuels qui n'ont presque plus de foi et à la fin des fins, il a ce qu'il lui

faut, il obtient même de l'argent chez les fanatiques du mouvement national-ukraïnien qui en avaient peu eux mêmes, et quelquefois, même, il parvient à en tirer de chez les „ukraïnophiles“ plus aisés, qui, quoique se passionnant pour l'éthnographie ukraïnienne, jusqu' au plus profond de l'âme, ne poussaient jamais cette passion jusqu' à la profondeur de leur poche.

C'est à cette époque que le nom de Pétlura devient populaire dans les cercles progressistes des classes intellectuelles de Moscou. Son apparition sur l'estrade dans toutes sortes de réunions publiques attire l'attention de tout l'auditoire. Quant à ses discours toujours si profonds, les journaux ne manquent jamais d'en faire mention, même les journaux hostiles aux aspirations ukraïniennes.

Mais ce travail aussi dût être interrompu.

La guerre éclata. Elle réduisit l'idée ukraïnienne à une espèce de trahison d'Etat et d'espionnage militaire, au point de vue de l'impérialisme panrusse, elle rendit odieux le mot même d'ukraïnien, elle calfata toutes les fentes par où pouvait s'infiltrer ce mot terrible, elle ferma hermétiquement la bouche à tous les ukraïniens, détruisit toute la presse, arrêta jusqu' à la dernière toutes les éditions ukraïniennes, même celles qui parlaient de la guerre d'une façon bien plus loyale que la presse Russe. Un état de choses s'établissait comme si, vraiment, il n'y avait aucune Ukraine sur la surface de la terre, comme si l'on avait déjà vraiment déraciné „ces rêves insensés de quelques fanatiques“ et de „partisans de Mazeppa“, ennemis de la Russie, que l'on prétendait payés de l'argent prussien.

Arraché au travail social, Pétlura demeura comme un poisson tiré hors de l'eau. Mais il ne faiblit pas. Il fait marcher tous les ressorts et parvient à entrer dans l'Alliance du „Zemstwo“ et avec l'aide de ce „Zemstwo“ le voilà de nouveau dans la Galicie qu'il connait bien et qui lui est chère.

Là, il recommence à travailler au milieu de son peuple deshérité et malheureux.

Des années s'écoulent dans un rude travail, en une atmosphère physiquement pénible, encore plus pénible psychologiquement. Mais le coup de foudre éclate sur la Russie des tzars. Cette fois le coup fut plus fort et le Moloch des peuples oppressés croula.

La prison des peuples tomba enfin, l'atmosphère étouffante s'éclaircit. Seulement, Pétlura se souvenant de 1905, ne croit plus que le bonheur puisse venir si facilement, tout d'un coup, et sans lutte. Il voit de son oeuil spirituel, il le voit avant tout les autres, qu'il faudra beaucoup de travail, beaucoup d'efforts pour obtenir le droit de vivre pour son peuple passionnément aimé. Et le voilà, lui, écrivain et orateur qui le premier commence le travail actif de la formation de l'armée nationale. Ce sabre qu'il portait avec ennui et aversion, car ce n'était qu'un accessoire de son uniforme du „Zémstwo“ il l'échange contre un vrai glaive. Non seulement il l'échange, il le tient en sa main habituée à ne

manier que la plume, non moins brillament que le tenaient les vaillants zaporogues d'autrefois, chevaliers sans peur et sans reproche, d'une folle bravoure, de l'ancienne Ukraine. Et bien souvent il donne ses raisons, agissant plutôt que discutant.

Combien le sort humain est parfois étrange, invraisemblable. Fils d' un pauvre cocher de fiacre — comme l'illustre fils des Tchèques, Masaryk — se préparant à être prêtre, humble comptable, né publiciste, Simon Pétlura à l'appel de la mère-patrie devient organisateur de l'armée nationale, et après en devient le général et un général illustre et terrible. Et il commence à conduire avec prudence ceux qu'il éveille lui même d'un sommeil séculaire, ceux auquels il ouvre les yeux allourdis par la torpeur et leur fait voir un but grand et beau. Voilà la première page de l'histoire de Simon Pétlura, héros national. On comparait, S. Pétlura dans cette période à A. Kerenski. Et peut être, qu'en réalité, il y avait quelque chose de semblable dans ces deux énergies.

Par sa parole enflamée, il savait, comme Kerenski émouvoir les coeurs. Il savait leur formuler — d'une façon simple et claire, ce qu'ils ressentaient d'une manière chaotique, sans s'en rendre compte, sans trouver de forme ni de parole pour exprimer leur pensée. On peut poursuivre cette analogie. Arrivé, comme représentant de l'armée nationale ukraïnienne, à la première réunion militaire à Kiew — de telles réunions s'assemblèrent quelques mois après la révolution. — S. Pétlura est nommé chef de cette armée et représente en sa personne près d'un million de guerriers ukraïniens. Quand à ces guerriers ils, sont, comme tous les néophites, enflammés d'un enthousiasme délirant vers un but suprème. Dans cette réunion, l'idée de l'autonomie ukraïnienne se revèle, et Pétlura, condammé par une quantité de patriotes, pour avoir été l'âme de cette idée, fait le possible et l'impossible pour adoucir quelque peu cet élan embrasé qui ouvre ses ailes un peu trop tôt pour le moment. Il agit comme agissait Kérénski dans des cas semblables. Il croit encore, comme le croyait jadis Kérénski dans la ,,force saine" de la démocratie russe. Notammant Pétlura croit encore à la possibilité d'une fraternité avec Moscou, comme le croyait, autrefois, Bohdan Chmélnitzki. Il dirige la pensée du peuple pour qu'elle aille par le chemin de l'idee fédèrative. Mais là aboutit l'analogie de Pétlura avec Kérénski, comme finit, en genéral, l'analogie entre les intellectuels ukraïniens et moscovites. Car, lorsque les intellectuels russes se mettent à la tête du mouvement démocratique, ils occupent cette place tant que les aspirations du peuple répondent à leurs plans théorètiques, créés dans leur cabinet de travail. Mais dès que le peuple commence à manifester plus intensivement sa volonté, lorsque son âme commence à réclamer d'avantage, l'intellectuel russe, qui a depuis longtemps perdu toute liaison avec la masse du peuple, perd l'équilibre, s'effarouche de l'excès de débordement de l'élement populaire et laisse tomber le gouvernail de ses mains.

Mais se trouvant là, où les chemins s'entre-croisent l'intellectuel ne peut résister à la vague du peuple qui vient s'abattre sur lui avec une force énorme. Cette vague l'innonde, le renverse, laissant en son âme une trace ineffaçable et le pessimisme du désespoir. Quelle est donc la cause de cela?

C'est que dans toute l'énorme Russie à quelques exceptions près, les intellectuels russes — dans le sens national du mot — n'ont jamais éxisté. Les intellectuels russes pour ainsi dire, étaient toujours une sorte d'intellectuels panrusses. Ils se sentaient également bien à Moscou, Pétrograd, Kiew, Tiflis, Riga ou Tachkent. Quand à leur peuple, ils l'ignoraient complètement, ils n'avaient jamais aucunne liason avec lui.

L'idée de „peuple" pour eux était un nom collectif de la population de l'empire russe, quand aux personnes elles-mêmes elles n'étaient pour la plupart des intellectuels que des „moujiks" avec lesquels l'on ne pouvait avoir rien de commun. Il faut élever le „moujik" naturellement jusqu'à soi, il faut le cultiver, l'éduquer par une sorte d'évolution, il faut le transformer etc.

Quand aux autres peuples habitants le territoire de la ci-devant Russie, ils avaient leurs intellectuels nationaux, qui se nourrissaient pour ainsi dire de la sève de leur peuple, qui étaient sortis de l'organisme national et qui avaient toujours une liason indissoluble et vive avec ce peuple. C'est pourquoi lorsque la révolution éclata, les intellectuels nationaux de toutes les nations de l'empire russe, se mirent à la tête de leur peuple et les peuples gardaient, estimaient et appréciaient leurs „gens", leurs chefs qui les conduisaient au but désiré. Seuls les intellectuels russes ne furent pas dans cette situation. Car lorsque la révolution déploya ses ailes, le peuple moscovite ne vit point dans ses chefs des gens, qui lui fussent proches et les délaissa. Á la tête du peuple moscovite se trouvèrent ou bien des étrangers de par leur origine, comme Trotzki-Bronchtein etc. ou bien des gens absolument étrangers à l'âme moscovite, des internationaux comme Lénin-Oulianov, qui le conduisirent sur le chemin terrible qui mena à la ruine de la Russie, détruisit la Moscovie, menaçant Dieu sait de quel danger terrible l' Europe et même, peut-être, le monde entier.

Et pendant ce temps les intellectuels ukraïniens, comme tous les intellectuels nationaux, sortis de l'élément même du peuple, et gardant les liens les plus solides avec la masse, travaillaient sans relâche à donner une forme à la volonte collective de leur nation saisissant de leur oreille spirituelle chaque battement du coeur de leur peuple.

Ils prennent pour objet de leur activité de remuer les profondeurs les plus cachées de la volonté de leur peuple, et dans ce but ils restent, dans toutes les circonstances, à la place d'honneur. n'abandonnent point leur peuple, sur le chemin du danger, comme un troupeau sans pasteur. A mesure que croît l'âme de la nation

et sa compréhension de son idée politique, les intellectuels ukraîniens évoluent en suivant l'évolution de leur peuple. Et cela est clairement prouvé par exemple, par le développement du parti socialiste-fédéraliste, qui, jusqu'aux derniers temps, groupait autour de lui, ce qu'il y avait de meilleur parmi les intellectuels ukraïniens. Une preuve non moins brillante en est la création d'un nouveau parti: le parti national-républicain. Au contraire, l'exemple de la politique de quelques hommes politiques ukraïniens étrangers au peuple et qui ne purent conformer leur théories nées dans leurs cabinets de travail, aux exigences nouvelles de la vie — ce qui fut le cas de Kérenski — prouve la même chose, seulement d'une autre façon.

Simon Pétlura est un vrai fils de son peuple. Il concentre en sa personne les élèments de la volonté de son peuple, il sent clairement le pouls national, et dirige à temps le nouvel élan national sur le chemin rationel. Quand au succès et aux relations de la démocratie, la triste réalité lui ouvre immédiatement les yeux sur la fausseté — ou plutôt sur le danger — de l'optimisme sans fondement de la tactique par lui employée pendant le congrès militaire. Et lorsque de par la volonté de l'armée, il devient premier secrétaire général militaire, et ensuite premier ministre de la guerre ukraïnien, il voit déjà clairement, que la fédèration de l'Ukraine quelle qu'elle soit, n'est pas possible qu'en cas de son autocratie. Et ayant trouvé la juste voie, ains i qu'ayant senti les aspirations de son peuple, il le conduit plus loin, par la droite voie. Il le conduit en vrai ,,chevalier sans peur et sans reproche" courant à chaque instant le risque de succomper dans un combat sanglant, il dédaigne toute pensée de danger personnel. Par la force de son enthousiasme, seul, et non point par l'appui de cette poignée d'hommes de la milice nationale qui s'appelaient les ,,cosaques libres", et dont il avait crée l'organisation, il parvient à vaincre en Janvier 1918, les armées bolcheviks beaucoup plus nombreuses et délivre l'Ukraine des bandes affamées de brigands moscovites. Par là il écrit la seconde page de son histoire glorieuse de chef triomphateur.

Mais il nous est difficile à nous, ses contemporains, de peindre ces temps terribles si proches de nous. C'est l'affaire des historiens qui viendront plus tard et qui pourront de loin considérer ces exploits grandioses de l'histoire moderne.

Mais on ne peut passer sous silence le désespoir, le sentiment de poignante douleur que cause à Pétlura le bombardement de Kiew par les bocheviks.

,,— Si au moins j'avais eu mille, même cinq cent hommes sûrs et fidèles — nous ne leur aurions jamais permis même de s'approcher du coeur de l'Ukraine." disait il à son retour à Kiew, en visitant avec l'auteur de ces lignes, les lieux où l'on se battait naguère.

,,Imaginez vous qu'ici, sur une lignes de deux Kilomètres devant leurs forces supérieures, nous n'avions qu'une centaine

de combattants . . . Et maitenant, quoique nous voilà de nouveau à Kiew nous ne nous sentons pas maîtres chez nous, car les Allemands nous suivent, et il ne nous sera pas facile de nous en débarasser."

C'était la vérité — une vérite bien amère — que bientôt commencèrent à sentir tous ceux, qui ne l'auraient pas même imaginé. N'étant pas d'accord avec le gouvernement de l'Ukraine, Simon Pétlura refuse le portefeuille ministèriel et retourne, de nouveau au travail social.

Aux congrès nationaux (zemski) de Kiew, il est élu unanimement président du conseil cantonal de Kiew.

De toute son âme il se plonge dans son nouveau travail, qui tend toujours au même but — la renaissance de la nation et l'autonomie du gouvernement ukraïnien.

Il s'avançait un mois auparavant très simplement vers l'ennemi, défendant l'Ukraine l'épée à la main, de même maintenant il fait simplement et infatigablement son travail d'organisateur et d'administrateur, travaillant pour le bien du peuple, créant de grandes et nouvelles valeurs dans la vie.

En même temps il revient au travail littéraire et emploie tous ses moments libres à travailler régulièrement à la revue mensuelle ,,Knyhar" Mais déjà, dès les premiers jours de son travail sur ce terrain paisible une pensée bien plus grande l'obsède.

Comme il sait réunir en un seul corps les guerriers ukraïniens il veut, de même, lier en un seul organisme tous les citoyens ukraïniens, en les réunissant sur les bases d'un travail coordonné, ayant un même et unique but, et il se sert de l'institution des Zémstwos.

Cela lui réussit brillament. Le congrès des représentants de tous les Zémstwos de l'Ukraine, qu'il convoque, accepte son projet de l'union de tous les Zémstwos de l'Ukraine, élit un comité de toute l'Ukraine, dont Pétlura est nommé chef.

Il a pour compagnons des gens d'un haut mérite comme K. A. Matzièwitch, O. F. Salikowski, W. K. Prokopowitch etc. qui, de concert avec lui, commencent un travail très fructueux, dans la population de l'Ukraine, unie par l'activité économique et politique. Pour comprendre toute l'importance et toute la valeur de ce travail, surtout en ce moment, il faut arrêter notre attention sur le caractère de l'institution du Zémstwo, en génèral peu connu en Europe.

De tout ce que l'ancien régime russe avec son atmosphère bureaucratique et étouffante, donna à ses peuples, seule l'institution des Zémstwos était quelque chose de vraiment positif et d'utile pour la masse paysanne.

Seules les autonomies du Zémstwo et des villes étaient une éspèce de soupiraux qui laissaient une voie à l'activité sociale. Là seulement, couvait doucement, comme une flamme couverte de cendres, l'intérét civique. Là seulement se groupaient les vrais

élèments du peuple, là seulement, quoique de façon bien sourde, bien retenue, mais tout de même, pouvait se manifester la conscience civique, les aspirations du peuple, et les manifestations des revendications nationales progressives. C'est pourquoi, c'était toujours auprès des Zémstwos que se groupaient tout ce qu'il y avait d'élèments honnêtes et d'opposition, tout ce qui était pénètré de l'idée de la loyale démocratie. Les représentants de tous les états sociaux pouvaient être admis dans le Zémstwo, et là, l'on pouvait, parfois entendre la voix du vrai campagnard ukraïnien. Là se manifestait aussi, l'intellectuel ukraïnien, qui, pour la plupart du temps n'avait pas la chance de sortir de ce que l'on appelait le ,,troisième élèment" c'est à dire des fonctionaires payés et non élus par le Zémstwo.

Mais même dans le rôle de fonctionaire payé, l'intellectuel ukraïnien faisait son travail actif, qui naturellement portait le sceau d'illégalité car il était dirigé pour le bien de ce peuple oppressé.

Mais outre les bienfaits que nous avons déjà dits, outre ce qui à été fait de positif et d'utile dans le sens politique, le rôle du Zémstwo en Ukraine se manifesta surtout dans les derniers temps, lorsque le pays commença à vivre d'une vie politique réelle, dans ces temps où apparut enfin la possibilité des groupements nationaux et politiques.

Groupées, d'après les principes des diétes cantonales, qui à l'heure qu'il est, sont, de facto, des cantons où des états de l'Ukraine indivisible, les réunions cantonales spéciales, dès les premiers jours de la révolution, se transformèrent en des institutions vraiment démocratiques, s'appuyant sur le principe électif le plus absolu.

En gènéral, il était facile, en Ukraine de démocratiser la vie sociale. C'était une affaire très facile et qui se laissait faire très vite, car la nation ukraïnienne, n'a, de facto, jamais eu de bourgeoisie ni territoriale ni industrielle.

Tous les propriétaires fonciers, ainsi que ceux des fabriques et usines, marchands et commerçants, plus ou moins considérables, ètaient polonais, juifs ou russes.

L'Ukraine consciente ne connaissait que deux ou trois de ,,ses" seigneurs, mais à ces seigneurs, patriotes sincêres et de grands mérites, elle donnait toujours les premières places, dans tous les groupement nationaux. C'est pourquoi, dans les Zémstwos actuels de l'Ukraine, reconstruits d'après la représentation normale proportionelle, nous avons le noyau principal de ses représentants, consistant presque exclusivement de démocrates ruraux et de prolétaires éduqués, qui sont toujours à la tête du travail de ce Zémstwo.

Faisant ce travail, d'un besoin extrème, pour parvenir au succès des intérèts de sa province, chaque Zémstwo ne peut, et ne veut travailler séparement, isolé de ses voisins. Bien au con-

traire, avec l'aide de leurs organes éxécutifs les conseils cantonanx des provinces — les Zémstwos entrent en relations immediates entre eux, et gardènt, de la sorte leur physionomie individuelle, tout en accomplissant leur travail uni et coordonné pour le bien général de l'état.

Ce système cantonal d'administration, établi encore du temps de l'ancienne Russie, et modifié seulement de façon insignifiante évolutionnant selon les besoins du moment, fit éviter à l'Ukraine, ce particularisme provinçial qui avait assez de raisons pour apparaître.

Les différences ethnographiques, dialectiques et folkloristiques entre les divers cantons de l'Ukraine sont assez grandes.

La „Slobodjanchtchyna" (gouvernement de Kharkow) d'un coté, la Podolie d'un autre — la Poltawchtchyna (gouvernement de Poltawa) et la Wolhynie, sans parler de la Bessarabie et de la Polissie — diffèrent plus entre eux que, par exemple, les Tchèques et les Slovaques.

Tout de même, et peut-être justement en raison de la forme du selfgovernement local qui existait depuis longtemps, l'idée d'un état national, unique, sans la moindre manifestation d'un séparatisme autonomistique, si naturel, semblerait-il, dans les conditions existantes, — reste implantée chez toute la population Ukraïnienne.

Pour affermir cette idée, Simon Pétlura décida de former des organisations administratives cantonales pour l'Ukraine entière.

L'utilité de cette nouvelle union que dirigeaient des hommes illustres se manifesta dès les premiers jours. Avec le travail organisateur le conseil cantonal de l'Ukraine entière dût prendre sous sa protection dès le commençement les citoyens ukraïniens, contre les violences et les excès, privés du sens commun, contre le sauvage vandalisme dont les Allemends, provoqués par des éléments moscovites et polonais, se rendirent coupables dès leurs premiers pas en Ukraine. Les manifestations de leur brigandage barbare prirent des formes encore plus prononcées aprês que ces mêmes Allemands eurent accompli la révolution monarchique en Ukraine, donnant le nouveau trône ukraïnien à un génèral moscovite P. Skoropadski.

Dans ce temps, cela va sans dire, un des premiers arrêtés fût Pétlura, quoique il ne fut même pas alors à Kiew: il était à Kanew, au tombeau de T. Chéwtchénko.

Il est vrai, qu'on le libéra bientôt, et Skoropadski lui avoua franchement, comme à une personne d'ancienne connaissance, que „l'on ne l'avoit arrêté que par précaution" car disait — il, si Pétlura voulait seulement se mettre à la tête d'une révolte contre Skoropadski, il aurait pu lui nuire énormement. Disonsle: c'était, peut être la seule parole raisonable de Skoropadski; pas si mauvais homme que cela, mais détestable politicien. Et Pétlura justifia, dans neuf mois, à peu-près, cette supposition de Skoropadski et la justifia d'une façon brillante.

Tout le peuple ukraïnien, souffrant sous le joug des bourreaux hetmaniens et de leurs aides allemands, voyait dans Pétlura son seul libérateur. Des milliers de dépèches, des centaines de députations portant plainte contre les violences dont le pays souffrait, lui demandant de prendre la défense du peuple torturé, sont adressées à Pétlura de tous les coins de l'Ukraine. Pétlura fait tout son possible, va même, plus d'une fois, chez Skoropadski, le raisonne, l'exhorte, et sans obtenir aucun résultat, proteste ouvertement devant l'Europe entière contre la politique irraisonnable et déloyale des allemands envoyés en Ukraine-Par cette lettre de protestations que la presse de l'Entente mentionna, Pétlura manifesta son hostilité pour le commandement allemand en Ukraine et attira un autre malheur sur sa tête.

Les Allemands — probablement non point sans Skoropadski, — cherchent toutes espèces de raisons, pour isoler ce Pétlura qui leur est tellement dangereux, mais tout de même, n'osent pas encore l'attaquer ouvertement Ils forment même d'avance un plan contre Pétlura, et le développent peu à peu. Le plan est d'arrêter Pétlura dans la rue, comme un personage suspect quelconque, et de le fourrer quelque part loin de Kiew.

C'était la periode la plus dangereuse de la vie de Pétlura, la période où ses amis et ses camarades, s'attendaient chaque matin à la triste nouvelle qu'il avait été égorgé quelque part, dans quelque coin sombre. Cette crainte est d'autant plus forte, que Pétlura ne prend point garde, ne fait aucune attention aux conseils, n'écoute point ses amis qui le raisonnent et veulent le forcer à quitter l'Ukraine au moins pour quelque temps, à s'en aller, par exemple en Galicie qui n'était pas encore, dans ce temps-là, unie avec l'Ukraine. Pétlura ne veut décidément pas abandoner son poste où, intrépide et loyal, il continue à rester au service de sa patrie. Et ce n'est seulement qu'en automne, lorsque Skoropadski et ses acolites, parmi lesquels se trouve Igor Kistiakowski, ce même Kistiakowski qui était autrefois camarade et ami de Pétlura ainsi que son collaborateur dans le journal ,,La Vie Ukraïnienne" — décident, qu'ils ont réussi à détruire tous les républicains en Ukraine, ce n'est qu'alors seulement que Pétlura est arrêté et emprisonné.

Il était infiniment triste et douloureux de voir cet aigle enfermé dans une cage en fer. Mais la vérité exige de dire qu'il y avait dans ce triste fait un côté positif, doublement positif même. Premièrement, l'emprisonnement diminuait le danger que courait la vie de Pétlura, d'un autre coté, il est évident que cela lui donnait les palmes du martyr de l'idée, et le rendait encore plus populaire comme héros national, lui donnant ce nimbe qui, à l'heure décisive, entrainera le peuple entier à le suivre. Pendant ce temps, même en prison, Pétlura ne reste pas à se tourner ses pouces. Il travaille des journées entières à son livre ,,Les inoubliables" — (portraits littéraires des écrivains les plus célébres de l'Ukraine) —

profitant de chaque occasion il envoie, régulièrement, des articles et des remarques au ,,Knyhar" (societé d'éditeurs, une des plus grandes en Ukraine) — il traduit pour la société ,,Tchas", un après l'autre, deux grands romans d'auteurs d'une célébrité universelle.

Il reste, ainsi, plus de cent jours derrière les grilles de fer, et pendant ce temps un courroux inappaisable grandit contre les oppresseurs, à la tête desquels est l'imposteur Skoropadski ,,le misèrable homunculus" d'après la définition pleine de verve d'un de nos publicistes ukraïniens.

Alors, l'Alliance Nationale Ukraïnienne, sentant chaque battement du pouls du peuple, comptant des représentants de tous les partis politiques et sociaux qui existaient en Ukraine, et dirigée par V. Vinnitchénko et M. Chapowal, sent qu' il est déjà impossible de retenir l'indignation du peuple et décide, en une séance secrète, que le seul moyen de sortir de cette position désespéré est une révolte, un soulèvement du peuple entier.

L'Alliance prend héroïquement ses dispositions: elle sait, que c'est le dernier moyen, après lequel il ne reste plus rien à faire. Nous ne pouvons perdre, — dit V. Vinnitchénko — car, si même l'on nous taille en piéces, si l'on nous repousse jusqu'en Galicie ou de l'autre coté de la frontière, nous aurons la victoire, car nous ferons voir au monde entier, jusqu' où l'on a poussé notre désespoir, alors qu'urbi et orbi le droit de chaque nation à disposer d'elle-même a été hautement reconnu. Pensant ainsi, l'Alliance Nationale comprend bien, que la chance et la réussite de cette entreprise terrible et grandiose dépend du nom de la personne qui, pourrait d'une seule parole, d'un seul appel unir le peuple entier en une armée de révoltés.

Et ce nom-symbole de la libération fut trouvé, un vrai nom de chef d'un peuple entier — c'était le nom de Simon Pétlura,

C'est pourquoi, lorsque l'idée de la révolte mûrissait, on fit tout le possible pour délivrer Pétlura de sa prison.

Avec l'aide de ses anciens amis, encore du temps de son séjour à Pétersbourg, M. Slawinski, P. Stébnitzki et O. Lototzki. qui, par l'ordre des parties durent entrer dans le cabinet des ministres de Skoropadski, Pétlura fut arraché des griffes de l'hétman et d'Igor Kistiakowski.

Ce fut une quantité de malheurs que causa à l'Ukraine ce misérable hetman: il fit beaucoup de bêtises absolument impardonnables, il se fit du tord à lui même aussi, mais sa faute la plus grosse, sa bêtise la plus grande, qui, d'ailleurs, lui coûta fort cher, fut celle de rendre la liberté à Pétlura.

Son premier jour de liberté Pétlura le consacre au Zémstwo. Il envisage les désastres qu'y apporta la main de l'hétman, pendant qu'il était emprisonné et prèpare le plan des réparations à faire pour mettre en ordre toute la machine.

Son second jour il l'emploie à se mettre au courant des affaires littéraires et autres de la société ,,Tchas".*)

Le troisième jour, il se plonge entièrement dans le travail politique et organisateur de l'Alliance Nationale.

Et le quatrième jour le voit déjà membre du Directoire et gènèral de toute l'armée républicaine uraïnienne — l'armée qui n'existait pas encore et qui était encore à former.

Le soir, de ce même quatrième jour, il s'en va, en un simple wagon de marchandise, vêtu d'un pauvre manteau militaire qui, avec la boite de cigarettes qu'il a en main, avec le bachlik**) qu'il a sur sa tête, composent tout ce qu'il possède en ce monde.

Il s'en va a Bila Tzerkwa***), où sont rassemblés des troupiers Galiciens, deux mille hommes à peu près, qu' on appelle les ,,Sitchowy Striltzy"****) sous le commandement d'un jeune héros — le colonel Konowaletz.

Dans la nuit, des manifestes du Directoire, signés par Winnitchénko, Pétlura, Chwétz, et Makarénko sont collés dans tout Kiew. Des manifestes dans lesquels ces ,,possèdés" ces déséspèrés appellent tout le peuple ukraïnien à la lutte sanglante et sans merci pour la République Nationale, trahie encore une fois par les traitres Skoropadski et Kistiakowski.

Et voilà de nouveau que les canons se mettent à hurler à Kiew. Voilà de nouveau que les gens terrifiés sont dans les trances, se mourant de désespoir et revivant dans les éspèrances qui leur font tout supporter. Mais chaque jour qui vient diminune le déséspoir et donne des forces nouvelles. Des ,,on-dit" fantastiques circulent dans la ville. Par des chemins inexplicables viennent des nouvelles, que la campagne entière a suivi son ,,Père Pétlura" — ,,Batko Pétlura" — village après village, ville après ville — gouvernement après gouvernement tous, l'un après l'autre, protestent et renient cet hétman abominable et se mettent du côté de l'armée républicaine.

Et l'armée grandit d'une façon fabuleuse. D'un pauvre petit noyeau, d'environ deux mille hommes, une armée de 100.000 hommes se développe en une semaine. Ce n'est là ni le lieu, ni le temps de parler du dynamisme de ce phénomène fantastique, lorsque le peuple, la campagne abrutie, hébétée par la souffrance, trompée ignoblenent, ne sachant plus se débrouiller dans ses pensées, — que cette malheureuse campagne pleine d'une confiance infinie en son chef, se lève, toute à la fois comme si elle n'était qu'un seul organisme vivant. Et lorsque les étatsmajors de Pétlura sont obligés de faire tout leur possible pour retenir ces torrents de guerriers volontaires qui viennent, avec leurs

*) ,,Tchas", ce qui veut dire ,,Temps".

**) Sorte de capote chaude à longs bouts que portait l'armée russe.

***) Petite ville non loin de Kiew.

****) C'est à dire fusiliers de la Sitch. Sitch ancien nid celébre des aigles de l'Ukraine, de ses Chevaliers sans peur — les Zaporogues.

trainaux chargés de toutes sortes de vivres, avec des armes, qu'ils ont gardées enfouies dans la terre, pour porter secours à Pétlura — à cette heure — là à Kiew, seul non-ukraïnien dans le pays entier, Skoropadski achète à tout prix la force allemande, jette sous les balles les écoliers des écoles secondaires, met sous le feu des mitrailleuses des hordes d'officiers moscovites complètement ivres. La révolte dura un mois. Pourquoi? Pourquoi Pétlura, ayant dès la première semaine une armée dix fois plus grande de guerriers pleins d'enthousiasme, tandis que Skoropadski et Dolgoroukow n'avaient qu'une quantité bien plus petite de mercenaires — pourquoi, donc Pétlura ne prit point Kiew tout de suite? Cette question tourmentait beaucoup d'habitants de Kiew, les tourmentait de plus en plus, car de jour en jour beaucoup de citoyens inertes, indifférents, hostiles même au commencement, transportaient leurs sympaties du coté des révoltés et attendaient, avec impatience, leur entrée à Kiew.

C'était chose tout à fait naturelle, car la cruauté et la folie de Skoropadski terrorisa tout le monde, et, en même temps, la disposition des esprits dans Kiew même empêcha de comprendre les façons lentes de Pétlura. Car les habitants de Kiew, habitués à voir avec quelle facilité, sans remord aucun, l'hétman jettait dans le feu des batailles la jeunesse des écoles, ne pouvaient comprendre que Skoropadski n'était pour son armée qu'un satrape qui ne pensait qu'à la défense de sa précieuse personne, tandis que Pétlura pour ses insurgés était le ,,père Pétlura'', et en vrai père, il faisait tout son possible pour ne pas faire couler une seule goutte de sang inutile, il entend qu'aucun de ses guerriers, à l'âme enflammée d'une foi sans bornes dans la victoire prochaine, ne périsse sans avoir vu de ses yeux propres les fruits de son héroïsme.

C'était une chose bien compliquée et même, dangereuse pour le succès de la lutte, que d'envisager tout cela de la sorte. D'autant plus fort est le mouvement, d'autant plus brûlantes les aspirations, d'autant plus promptement ils exigent d'être réalisés. Car l'extase ne peut pas durer longtemps quand elle est à son comble. Et pendant ce temps l'armée de Pétlura gelait dans les steppes, sous le froid et la neige, elle n'était pas du tout bien armée, n'avait aucune intendance militaire. Avec tout cela, elle était délirante d'un enthousiasme sans pareil, ce qui, bien souvent devient une chose nuisible, en renversant toute discipline.

Et tout de même, Pétlura triomphe de ce problème. Il atteint, à la fois deux buts: il ne laisse pas s'éteindre cet enthousiasme dont brûle le peuple, et il transmet, méthodiquement, d'après un plan minutieusement composé, sa volonté, qui est en même temps celle du peuple, la conduit vers une fin heureuse.

Le 14. Décembre Kiew, coeur de l'Ukraine est épuré du poison Hetmano-allemand.

Le 21. Pétlura, avec les autres membres du Directoire fait son entrée dans la capitale de sa terre.

Ses yeux bleux, si brillants dans son visage halé, fatigué, voient un triomphe tel, que jamais nul tzar russe n'avait jamais vu.

Des milliers de gens s'amassent dans les rues, décorées solennellement par des artistes nationaux, attendent le moment de l'arrivée du glorieux vainqueur, qui se rend sur la place, auprès du monument de Bohdan Chmélnitzki, et tous ces coeurs sont pleins de reconnaissance et d'étonnement. Ces paroles „notre Garibaldi" volent de bouche en bouche. Et en même temps une question vient se poser d'elle-même: est-ce vrai, que cet être, qui passe si inaperçu, d'un aspect si chérif, cet être aux yeux bleus tellement rêveurs et doux, avec ce pâle visage si fatigué, est ce là celui, dont le nom est connu de tout le monde grands et petits — en Ukraine?

Est-ce vraiment cet élu du Destin, qui était prédestiné à incorporer toute l'âme, l'esprit entier d'un grand peuple? . . .

Qu'est ce donc qui donne ce charme à Simon Pétlura?

C'est sa force morale fabuleuse, son énergie qui ne connait jamais ni repos, ni faiblesse, son patriotisme fanatique, son pur démocratisme, sa foi profon de et inébranlable, dans la force de sa nation, sa loyauté idéale, son plein desintèressement, que lui a reconnu même son ennemi le plus acharné — Skoropadski. Et c'est un fait très significatif, que cette déclaration de Skoropadski au moment même, où, gràce à Pétlura, il était arrivé au dernier terme de sa déchéance. En présence de l'auteur de cette brochure, qui dût faire parti de la commission du 13. décembre, chargée de dicter au dernier Hetman „sans vergogne" le texte de sa capitulation devant le peuple ukraïnien, à la tête de laquelle s'était mis Simon Pétlura, Skoropadski en présence du cabinet de ses ministres déclara, à peu près dans ces termes: „Pétlura est un homme honnète et plein d'esprit." Oui, réellement Pétlura est honnête, loyal, et plein d'esprit. Et tout son esprit, toute sa loyauté cristalline il les consacre à l'idée de l'Ukraine Libre et Indépendante — idée qui traverse en jet de flamme sa vie entière.

A l'heure qu'il est, Simon Pétlura a quarante ans. Il est plein de force et d'énergie.

Ayant arraché sa terre natale aux brigands du Nord et à ces noirs corbeaux de la réaction moscovito-allemande, il travaille maitenant à la tête du Directoire, comme homme d'état, comme créateur de la vie politique de sa patrie, que doivent reconnaitre l'Europe et l'Amérique victorieuses.

Les circonstances tragiques, où se trouve son pays, qui de nouveau doit subir une attaque de ces forces obscures qui conjurent toujours autour de lui, ne l'effrayent point. Il le défend énergiquement et avec obstination, et, défendant l'Ukraine, en

même temps, il protège par le corp vif de son peuple l'Europe que menacent sans cesse les bolcheviks de Moscou, comme autrefois son peuple protégeait cette même Europe devant le joug des Tartares.

Et si Pétlura, qui ne manque jamais dans les circonstances les plus terribles de foi inébranlable, de sureté complète, si la victoire de la vérité réussit — s'il réussit de nouveau à détruire la peste morale du bolchévisme moscovite en Ukraine, il accomplira, encore cette fois un acte glorieux non seulement pour l'Ukraine, mais pour l'Europe entière.

Pour son peuple qui, déjà, a le droit de se glorifier d'avoir donné jour à un tel fils, Simon Pétlura a la pleine possibilité de faire beaucoup de bien.

Il donnera aussi, beaucoup d'embarras aux historiens de l'heure présente, car, ils devront écrire beaucoup de pages, pour peindre d'une façon véridique ce personnage légendaire qui vivait et agissait en un siècle où le conte et la légende étaient déjà depuis longtemps endormis.

Mais il ranima la légende, la fit pleine de vie et de force.

Non seulement il ressuscita pleinement la légende d'autrefois, qui parle de héros et de sorciers — il la répéta jusque dans ses moindres détails.

Le peuple dans les villages de l'Ukraine croit pieusement à la légende qui court de bouche en bouche, que, lorsque la patience du peuple toucha à sa fin, lorsqu'une colère sacrée, remplit son âme jusqu'au bords, et que Simon Pétlura était emprisonné derriére une grille solide, ses camarades lui envoyèrent une lettre.

Et il y avait un petit cheval peint sur cette lettre.

Et voilà Pétlura qui découpe ce petit cheval en papier, le colle sur le mur de sa cellule de prisonier et le prend par la crinière de ses deux mains.

En un instant le mur s'ouvre tout grand, comme un arc-de-triomphe, le cheval s'anime, bat du pied, ses narines et ses yeux jettent des flammes et le „Père Pétlura" vole sur son coursier blanc vers ses fidèles aigles — fusilliers qui l'attendaient tout armés, tout prêts à la bataille . . .

De plus le peuple, par la bouche des insurgés, composa des chants, des „doumki"*) sur Simon Pétlura et sur l'hetman Skoropadski et les guerriers, entrant dans Kiew, chantaient déjà ces chants.

Le peuple ukraïnien est absolument sûr que personne, sauf Pétlura, ne peut lui donner tous les biens sociaux dont il rêve. Ainsi Simon Pétlura fit vraiment revivre le conte et la légende.

---

*) Sorte de ballades ukraïnienne dont la forme mélodique est très ancienne.

A cause de cela, c'est d'un amour fabuleux, d'une confiance légendaire que le simple peuple ukraïnien le dote. Il remet son âme et sa vie en plein pouvoir entre les mains de Pétlura: „Conduis! Ordonne'." —

Et c'est réaliser les paroles de l'Evangile, qui parle de la foi qui fait mouvoir les montagnes, que de disposer d'une telle confiance!

Prague 1919, 19.-III.

